

Donner à un mendiant

Donner à un mendiant, c'est prêter à Dieu

Dans une ville vivait un Tatar. C'était un homme pauvre, veuf, avec de jeunes enfants. Toute la journée, il n'était pas à la maison : il allait travailler à la journée, et les petits restaient seuls, toujours seuls ; personne pour les ranger, les nourrir ou veiller sur eux. Il aurait bien voulu se remarier, mais qui aurait accepté un si pauvre homme, pour s'occuper d'enfants étrangers ? Alors le Tatar décida de prendre chez lui une servante. Bien qu'il fût dur pour un pauvre de nourrir une bouche de plus, que faire ? Il avait pitié de ses enfants.

On trouva une servante convenable. Un homme très, très pauvre était mort récemment, laissant après lui une fille orpheline. Le Tatar s'entendit avec elle pour qu'elle le serve contre le pain. Ils commencèrent à vivre ensemble. La jeune fille, qui s'appelait Macha, s'occupait de la maison, veillait sur les enfants, préparait le repas, tandis que le Tatar travaillait à la journée. Et cette Macha lui convenait si bien, elle prenait tellement soin de ses petits Tatars, comme si elle était leur propre mère, qu'il vivait mieux et plus tranquillement avec elle qu'avec sa propre femme : il lui faisait entièrement confiance et la consultait sur toutes ses affaires. Ses gains augmentèrent aussi : d'abord parce qu'un travail avantageux s'était présenté, ensuite parce qu'il travaillait plus vite depuis qu'il ne souffrait plus à chaque instant pour ses enfants.

Un soir, alors que le Tatar était à la maison, un mendiant, un vieil homme, s'approcha de la fenêtre et demanda l'aumône. Macha lui donna un morceau de pain. « Qu'est-ce que tu fais, ma fille, dit le Tatar à Macha, à distribuer du pain aux mendiants ? Nous en avons juste assez pour nous-mêmes. » « Rien, nous serons rassasiés d'une manière ou d'une autre ; selon nous, il faut donner aux mendiants, car donner à un mendiant, c'est exactement comme prêter à Dieu. Et notre Dieu rend au centuple pour le bien », lui répondit Macha.

Le Tatar avait mis de côté, pour un jour de malheur, un rouble d'argent. Et chose étrange : depuis qu'il possédait ce rouble, une inquiétude supplémentaire s'était installée. La nuit, le Tatar commençait à se réveiller, craignant que quelqu'un ne volât son argent ; le jour, il ne pensait qu'à une chose : comment faire fructifier ce rouble pour qu'il ne restât pas oisif, mais rapportât un profit.

Les paroles de Macha s'enfoncèrent dans l'esprit du Tatar ; il y réfléchit longuement et décida finalement : prêter son rouble au Dieu des Russes. Un

dimanche, il vint au porche de l'église et donna son argent au premier mendiant venu.

Longtemps ou peu de temps passa – soudain, la servante du Tatar tomba malade, et si gravement qu'elle ne pouvait plus se lever du lit : elle brûlait comme du feu, fondait comme une chandelle jour après jour. Comme le disent les gens : un malheur n'arrive jamais seul. Par malheur, au même moment, le maître de Macha se blessa la main avec une hache, et lui non plus ne pouvait plus travailler. Alors vint pour eux un malheur inévitable : les enfants criaient de faim, pleuraient, demandaient à manger, et dans la maison il n'y avait pas même un mauvais morceau de pain, ni moyen d'en trouver. Le Tatar se souvint de son rouble de réserve, qu'il avait prêté au Dieu des Russes, et dit à Macha : « Voilà, ma fille, quand notre rouble de réserve nous serait utile. Je l'ai donné à votre Dieu, comme tu me l'as appris, en prêt – il faudrait maintenant le reprendre. C'est très nécessaire. »

Mais Macha ne put même lui répondre, tant elle était malade. Le Tatar alla au porche, chercha le mendiant à qui il avait donné son rouble – le mendiant n'était pas là. Il vit des gens sortir de l'église – à ce moment-là, la messe avait lieu – qui donnaient l'aumône aux mendiants ; alors il tendit lui aussi la main. Il resta longtemps debout, les gens passaient sans rien lui donner, tous disant : « Dieu donnera ! » Enfin, la messe prit fin. Le dernier à sortir de l'église fut un vieil homme vêtu pauvrement, qui donna au Tatar un kopeck.

Le Tatar rentra chez lui et dit à Macha : « Voilà, j'ai cru tes paroles, que votre Dieu rend les dettes au centuple ; et Lui, pour mon rouble, ne m'a rendu qu'un kopeck. Comment maintenant, avec un kopeck, vous nourrir tous ? »

Il alla au marché ; quoi qu'il demandât, tout coûtait plus cher qu'un kopeck, ainsi il n'acheta rien. Il revenait chez lui, la tête basse – le chemin longeait la rivière – quand il aperçut un pêcheur qui venait juste de retirer son épervier et triait les gros poissons des petits. Alors il dit au pêcheur : « Donne-moi, brave homme, du poisson pour un kopeck : à la maison, les enfants n'ont pas mangé depuis trois jours. » Le pêcheur eut pitié de lui et lui donna, pour un kopeck, un poisson, pas très grand.

À la maison, le Tatar commença à nettoyer ce poisson pour le faire cuire aux enfants ; il le fendit – et voilà qu'à l'intérieur se trouvait une petite pierre, comme un morceau de verre, mais qui brillait extrêmement fort au soleil, irisée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il la montra à Macha, et elle lui dit – elle allait déjà mieux : « C'est vraiment une pierre précieuse. Va chez le Juif, l'orfèvre, vois s'il te donnera quelque chose pour elle. » Le Tatar alla chez le Juif. Dès que le Juif eut

regardé la pierre, ses yeux s'enflammèrent. « Où as-tu trouvé cela ? » demanda-t-il. Le Tatar lui raconta. « Eh bien, dit le Juif, cela ne vaut rien, juste un petit verre. » « Si cela ne vaut rien, je n'en veux pas ; je le donnerai aux enfants pour jouer. » Le Tatar mit la pierre dans sa poche et commença à partir, mais le Juif le retint par son caftan : « Attends, attends, dit-il, moi aussi mes enfants aiment jouer. Donne-moi ta pierre, et moi, pour ta pauvreté, je te donnerai trois roubles ! »

« Le Juif offre beaucoup trop d'un coup, pensa le Tatar. Peut-être la chose est-elle précieuse... » « Non, dit-il, inutile ! Vous, les Juifs, vous ne donnez rien aux autres par pitié. Je vais ailleurs connaître le prix de cette pierre. » « Pourquoi ailleurs ? Personne ne t'en donnera plus que moi. Veux-tu dix roubles ? » « Je ne veux pas ! » « Eh bien, vingt. » « Je ne prendrais pas même cent roubles. » « Prends cent roubles. »

« Ah ah, pensa le Tatar, voilà donc quelle est cette chose. Bon, dit-il, si tu veux donner mille roubles, prends la pierre, bonne chance à toi ! » Le Juif marchanda : il saisit la pierre, tout tremblant, les yeux brillants, la tournant dans ses mains, l'examinant à la lumière. Il offrit deux cents, trois cents, cinq cents roubles – le Tatar ne cédait pas. Que faire, le Juif compta au Tatar mille roubles pour la pierre. On sait bien que la pierre en valait trois cents.

Le Tatar rentra chez lui, s'approcha de Macha et lui dit : « Eh bien, Macha, tu avais raison. Grand est votre Dieu chrétien, droite est votre foi ! Je veux vivre selon elle. »

Dans l'aisance et le soin, Macha guérit rapidement. Son maître se convertit, l'épousa, et ils vécurent heureux, accumulant des biens sans oublier les pauvres gens.